

Pierre entreprend d'assister son Maître, et il met la main à l'épée, et il défend par le carnage celui qui ne voulait être défendu que par sa propre innocence. O Pierre! voulez-vous soulager votre divin Maître? vous le pouvez par la douceur et par la soumission, par votre fidélité persévérante. O Pierre! vous ne le faites pas, parce que ce secours n'est pas selon votre humeur: vous vous abandonnez au transport aveugle d'un zèle inconsidéré; vous frappez les ministres de la justice, et vous chargez de nouveaux soupçons ce Maître innocent qu'on traite déjà de séditieux. C'est ce que fait faire l'amitié du monde: elle veut se contenter elle-même, et nous donner le secours qui est conforme à son humeur; et cependant elle nous dénie celui que demanderaient nos besoins.

Mais voici, si je ne me trompe, le dernier coup qu'on peut recevoir d'une amitié chancelante: un grand zèle mal soutenu, un commencement de constance qui tombe dans la suite tout à coup, et nous accable plus cruellement que si l'on nous quittait au premier abord; le même Pierre en est un exemple. Qu'il est ferme! qu'il est intrépide! il veut mourir pour son Maître; il n'est pas capable de l'abandonner: il le suit au commencement; mais, ô fidélité commencée, qui ne sert qu'à percer le cœur de Jésus par un reniement plus cruel, par une perfidie plus criminelle! Ah! que l'amitié de la créature est trompeuse dans ses apparences, corrompue dans ses flatteries, amère dans ses changements, accablante dans ses secours à contretemps, et dans ses commencements de constance qui rendent l'infidélité plus insupportable! Jésus a souffert toutes ces misères, pour nous faire haïr tant de crimes que nous fait faire l'amitié des hommes, par nos aveugles complaisances. Haïssons-les, chrétiens, ces crimes, et n'ayons d'amitié, ni de confiance, dont Dieu ne soit le motif, dont la charité ne soit le principe.

Que lui fera maintenant souffrir la fureur de ses ennemis? Mille tourments, mille calomnies, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; et ce qui emporte avec soi la dernière extrémité des souffrances, la risée dans l'accablement, l'aigreur de la raillerie au milieu de la cruauté.

C'est une chose inouïe que la cruauté et la dérision se joignent dans toute leur force; parce que l'horreur du sang répandu remplit l'âme d'images funèbres, qui modèrent cette joie malicieuse dont se forme la moquerie. Cependant je vois mon Sauveur livré à ses ennemis, pour être l'unique objet de leur raillerie, comme un insensé; de leur fureur, comme un scélérat: en telle sorte,

mes frères, que nous voyons régner, dans tout le cours de sa passion, la risée parmi les douleurs, et l'aigreur de la moquerie dans le dernier emportement de la cruauté.

Il le fallait de la sorte, il fallait que mon Sauveur « fût rassasié d'opprobres, » comme avait prédit le prophète<sup>1</sup>; afin d'expié et de condamner par ses saintes confusions, d'un côté ces moqueries outrageuses, de l'autre ces délicatesses et ce point d'honneur qui fait toutes les querelles. Chrétiens, osez-vous vous abandonner à cet esprit de dérision qui a été si outrageux contre Jésus-Christ? Qu'est-ce que la dérision, sinon le triomphe de l'orgueil, le règne de l'impudence, la nourriture du mépris, la mort de la société raisonnable, la honte de la modestie et de la vertu? Ne voyez-vous pas, railleurs à outrance, que d'opprobres, et quelle risée vous avez causés au divin Jésus? et ne craignez-vous pas de renouveler ce qu'il y a de plus amer dans sa passion?

Mais vous, esprits ombrageux, qui faites les importants, et qui croyez vous faire valoir par votre délicatesse et par vos dédains, dans quel abîme de confusions a été plongé le divin Jésus par cette superbe sensibilité? Pour expier votre orgueil et votre dédain, il faut que son supplice, tout cruel qu'il est, soit encore beaucoup plus infâme; il faut que ce Roi de gloire soit tourné en ridicule de toute manière par ce roseau, par cette couronne, et par cette pourpre; il faut que l'insulte de la raillerie le poursuive jusque sur la croix, et dans les approches mêmes de la mort; et enfin, qu'on invente dans sa passion une nouvelle espèce de comédie, dont toutes les plaisanteries soient, pour ainsi dire, teintées de sang, dont la catastrophe soit toute tragique.

« Mes frères, dit le saint apôtre<sup>2</sup>, nous sommes mes baptisés en sa mort; » et puisque sa mort est infâme, nous sommes baptisés en sa confusion; nous avons pris sur nous, par le saint baptême, toute cette dérision et tous ces opprobres. Eh quoi! tant de honte, tant d'ignominies, tant d'étranges dérisions, dans lesquelles nous sommes plongés par le saint baptême, ne seront-elles pas capables d'étouffer en nous les cruelles délicatesses du faux point d'honneur? et sera-t-il dit que des chrétiens immoleront encore à cette idole, et tant de sang, et tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées? Ah! sire, continuez à seconder Jésus-Christ, pour empêcher cet opprobre de son Église, et cet outrage public qu'on fait à l'ignominie de sa croix.

<sup>1</sup> Thren. III, 30.

<sup>2</sup> Rom. VI, 3.

Je voulais encore vous représenter ce que font les indifférents; et je vous dirai, en un mot, qu'entraînés par la fureur, qui est toujours la plus violente, ils prennent le parti des ennemis. Ainsi les Romains, que les promesses du Messie ne regardaient pas encore, à qui sa venue et son Évangile étaient alors indifférents, épousent la querelle des Juifs passionnés; et c'est l'un des effets les plus remarquables de la malignité de l'esprit humain, qui, dans le temps où il est, pour ainsi parler, le plus balancé par l'indifférence, se laisse toujours gagner plus facilement par le penchant de la haine. Je n'ai pas assez de temps pour peser cette circonstance; mais je ne puis omettre en ce lieu ce que souffre le divin Sauveur par l'ambition et la politique du monde, pour expier les péchés que fait faire la politique: toujours, si l'on n'y prend garde, elle condamne la vérité, elle affaiblit et corrompt malheureusement les meilleures intentions. Pilate nous le fait bien voir, en se laissant lâchement surprendre aux pièges que tendent les Juifs à son ambition tremblante.

Ces malheureux savent joindre si adroitement à leurs passions les intérêts de l'État, le nom et la majesté de César, qui n'y pensait pas, que Pilate reconnaissant l'innocence, et toujours prêt à l'absoudre, ne laisse pas néanmoins de le condamner. Oh! que la passion est hardie, quand elle peut prendre le prétexte du bien de l'État! oh! que le nom du prince fait souvent des injustices et des violences qui feraient horreur à ses mains, et dont néanmoins quelquefois elles sont souillées, parce qu'elles les appuient, ou du moins qu'elles négligent de les réprimer! Dieu préserve de tels péchés le plus juste de tous les rois, et que son nom soit si vénérable, qu'il soit toujours si saintement et si respectueusement ménagé, que, bien loin d'opprimer personne, il soit l'espérance et la protection de tous les opprimés, jusqu'aux provinces les plus éloignées de son empire.

Mais reprenons le fil de notre discours, et admirons ici, chrétiens, en Pilate la honteuse et misérable faiblesse d'une vertu mondaine et politique. Pilate avait quelque probité et quelque justice: il avait même quelque force et quelque vigueur; il était capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Combien s'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres! Mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle nous paraisse, n'est pas digne de porter ce nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toute sorte d'épreuves. C'était beaucoup, ce me semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à

une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée, malgré tous leurs beaux prétextes; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas, et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile; sa faiblesse a le même effet qu'aurait la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même; ce qu'aurait pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paraît juste. Telles sont les vertus du monde; elles se soutiennent vigoureusement, jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt; mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste! ô vertus qui n'avez rien pardessus les vices, qu'une faible et misérable apparence!

Qu'il me serait aisé, chrétiens, de vous faire voir, en ce lieu, que la plupart des vertus du monde sont des vertus de Pilate; c'est-à-dire, un amour imparfait de la vérité et de la justice! On les estime, on en parle, on en veut savoir les devoirs; mais faiblement et nonchalamment. On demande, à la façon de Pilate: « Qu'est-ce que la vérité? » et aussitôt on se lève sans avoir reçu la réponse. C'est assez qu'on s'en soit enquis en passant, et seulement pour la forme; mais on ne veut pas pénétrer le fond. Ainsi l'on ignore la vérité, ou l'on ne la sait qu'à demi; et la savoir à demi, c'est pis que de l'ignorer tout entière; parce que cette connaissance imparfaite fait qu'on pense avoir accompli ce qui souvent n'est pas commencé. C'est ainsi qu'on vit dans le monde; et, manque de s'être affermi dans un amour constant de la vérité, on étale magnifiquement une vertu de parade dans de faibles occasions, qu'on laisse tout à coup tomber dans les occasions importantes.

Jésus donc, étant condamné par cette vertu imparfaite, nous apprend à expier ces défauts et ces faiblesses honteuses. Vous avez vu, ce me semble, toute la malignité de la créature, assez clairement déchaînée contre Jésus-Christ; vous l'avez vu accablé par ses amis, par ses ennemis, par ceux qui étant en autorité devaient protection à son innocence, par l'inconstance des uns, par la cruelle fermeté des autres, par la malice consommée, et par la vertu imparfaite. Il n'oppose rien à toutes ces insultes qu'un pardon universel qu'il accorde à tous, et qu'il demande pour tous. « Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Non content de

<sup>1</sup> Joan. XVIII, 38.

<sup>2</sup> Luc. XXIII, 34.

pardonne à ses ennemis, sa divine bonté les excuse; elle plaint leur ignorance plus qu'elle ne blâme leur malice; et, ne pouvant excuser la malice même, elle donne tout son sang pour l'expier. A la vue d'un tel excès de miséricorde, y aurait-il quelque âme assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce qu'on nous a fait souffrir par faiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice? Ah! pardon, mes frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission; et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné à Jésus quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale.

Mais, au sujet de ces haines injustes, je me souviens, chrétiens, que je ne vous ai rien dit dans tout ce discours, de ce que l'amour déshonore avait fait souffrir au divin Jésus. Toutefois, je ne crains point de le dire, aucun crime du genre humain n'a plongé son âme innocente dans un plus grand excès de douleurs. Oui, ces passions ignominieuses font souffrir à notre Sauveur une confusion qui l'anéantit. C'est ce qui lui fait dire à son Père : « Vous connaissez les opprobres dont ils m'ont chargé : *Tu scis improperium meum*<sup>1</sup>. Ce trouble qui agite nos sens émus a causé à sa sainte âme ce trouble fâcheux qui lui a fait dire : « Mon âme est troublée<sup>2</sup>. » Cette intime attache au plaisir sensible qui pénètre la moelle de nos os, a rempli le fond de son cœur de tristesse et de langueur; et cette joie dissolue qui se répand dans les sens, a déchiré sa chair virginal par tant de cruelles blessures qui lui ont ôté la figure humaine, qui lui font dire par le saint Psalmiste : « Je suis un ver et non pas un homme<sup>3</sup>. » Donc, ô délices criminelles, de combien d'horribles douleurs avez-vous percé le cœur de Jésus! Mais il faut aujourd'hui, mes frères, satisfaire à tous ces excès en nous plongeant dans le sang, et dans les souffrances de Jésus-Christ : c'est, messieurs, ce qu'il nous ordonne, et c'est la dernière partie de son testament.

#### TROISIÈME POINT.

Quiconque veut avoir part à la grâce de ses douleurs, il doit en ressentir quelque impression : car ne croyez pas qu'il ait tant souffert pour nous faire aller au ciel à notre aise, et sans goûter l'amertume de sa passion. Il est vrai qu'il a soutenu le plus grand effort; mais il nous a laissé de moindres épreuves, et toutefois nécessaires pour entrer en conformité de son Esprit et être honorés de sa ressemblance.

<sup>1</sup> Ps. LXVIII, 23.

<sup>2</sup> Joan. XII, 27.

<sup>3</sup> Ps. XXI, 6.

C'est dans le sacrement de la pénitence que nous devons entrer en société des souffrances de Jésus-Christ. Le saint concile de Trente dit que les satisfactions que l'on nous impose doivent nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié. Mon Sauveur, quand je vois votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré de plaies, votre âme percée de tant de douleurs, je dis souvent en moi-même : Quoi donc, une courte prière, ou quelque légère aumône, ou quelque effort médiocre, sont-ils capables de me crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer mes pieds, qui tant de fois ont couru aux crimes, et mes mains qui se sont souillées par tant d'injustices? Que si notre délicatesse ne peut supporter les peines du corps, que l'Église imposait autrefois à ses enfants par une discipline salutaire, récompensons-nous sur les cœurs : pour honorer la douleur immense par laquelle le Fils de Dieu déplore nos crimes, brisons nos cœurs endurcis, par l'effort d'une contrition sans mesure. Jésus mourant nous y presse : car que signifie ce grand cri avec lequel il expire? Ah! mes frères, il agonisait, il défaillait peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toute livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante : cependant il fait un dernier effort pour nous inviter à la pénitence; il pousse au ciel un grand cri, qui étonne toute la nature, et que tout l'univers écoute avec un silence respectueux : il nous avertit qu'il va mourir, et en même temps il nous dit qu'il faut mourir avec lui. Quelle est cette mort? C'est qu'il faut arracher son cœur de tout ce qu'il aime désordonnement, et sacrifier à Jésus ce péché régnant, qui empêche que sa grâce ne règne en nos cœurs.

Chrétiens, Jésus va mourir : il baisse la tête, ses yeux se fixent; il passe, il expire : c'en est fait, il a rendu l'âme. Sommes-nous morts avec lui? sommes-nous morts au péché, allons-nous commencer une vie nouvelle? avons-nous brisé notre cœur par une contrition véritable, qui nous fasse entrer aujourd'hui dans la société de ses souffrances? Qui me donnera, chrétiens, que je puisse imprimer en vos cœurs ce sentiment de componction! Que si mes paroles n'en sont pas capables, arrêtez les yeux sur Jésus, et laissez-vous attendrir par la vue de ses divines blessures. Je ne vous demande pas pour cela, messieurs, que vous contempiez attentivement quelque peinture excellente de Jésus-Christ crucifié : j'ai une autre peinture à vous proposer; peinture vivante et parlante qui porte une expression naturelle de Jésus mourant. Ce sont les pauvres, mes frères, dans lesquels je vous exhorte de contem-

<sup>1</sup> De Satisfact. necess. Sess. XIV, cap. VIII.

## QUATRIÈME SERMON

POUR

### LE VENDREDI SAINT

PRÊCHÉ A LA COUR.

#### SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Profondeur du mystère de la croix. Pourquoi tant de crimes concourent au supplice du Sauveur. Noire envie, première cause de toutes les indignités qu'il souffre. Jusqu'où va son obéissance : comment nous devons imiter sa patience. De quelle manière Dieu préside même aux mauvais conseils : paix et confiance que cette pensée doit nous inspirer. Pardon universel que Jésus-Christ accorde à tous ceux qui l'outragent : motifs pressants de traiter nos ennemis avec la même charité. Nécessité d'une sage épreuve pour faire une sainte pâque.

Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.

Le juste meurt, et il ne se trouve personne qui médite cette mort en son cœur. Is. LVII, 1.

Toute la science du chrétien est renfermée dans la croix; et le grand apôtre saint Paul après avoir appris au troisième ciel les secrets de la sagesse de Dieu, est venu publier au monde : qu'il ne savait autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum*<sup>1</sup>.

En effet il est véritable que la sagesse divine ne s'est jamais montrée plus à découvert, à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ étendant les bras nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des conseils de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, enfin un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile et de toute la théologie chrétienne. Ce n'est donc pas sans raison que le prophète Isaïe se plaint dans mon texte que cette mort n'est pas méditée : « Le juste meurt, nous dit-il, et per-  
« sonne n'y pense en son cœur. » C'est en vain que la sainte Église appelle aujourd'hui tous ses enfants à la croix : tous en révèrent l'image; peu en contemplent le mystère; aucun presque ne s'en applique la vertu : de sorte que le plus saint de tous les spectacles, et celui qui est le plus capable de toucher les cœurs, n'a pas de force pour changer les nôtres.

Qui me donnera, chrétiens, que je puisse aujourd'hui vous rendre attentifs à la croix de Jésus-Christ; que je puisse graver dans vos cœurs un souvenir éternel de sa passion et vous décou-

<sup>1</sup> 1. Cor. II, 2.

pler aujourd'hui la passion de Jésus. Vous n'en verrez nulle part une image plus naturelle. Jésus souffre dans les pauvres; il languit, il meurt de faim dans une infinité de pauvres familles. Voilà donc dans les pauvres Jésus-Christ souffrant; et nous y voyons encore, pour notre malheur, Jésus-Christ abandonné, Jésus-Christ délaissé, Jésus-Christ méprisé. Tous les riches devraient courir pour soulager de telles misères; et on ne songe qu'à vivre à son aise, sans penser à l'amertume et au désespoir où sont abîmés tant de chrétiens! Voilà donc Jésus délaissé; voici quelque chose de plus : Jésus se plaint par son prophète, de ce que l'on a ajouté à la douleur de ses plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt*<sup>1</sup>; de ce que dans sa soif extrême on lui a donné du vinaigre<sup>2</sup> : n'est-ce pas donner du vinaigre aux pauvres que de les rebuter, de les maltraiter, de les accabler dans leur misère et dans leur extrémité déplorable? Ah! Jésus, que nous voyons dans ces pauvres peuples une image trop effective de vos peines et de vos douleurs! Sera-ce en vain, chrétiens, que toutes les chaires retentiront des cris et des gémissements de nos misérables frères, et les cœurs ne seront-ils jamais émus de telles extrémités?

Sire, Votre Majesté les connaît, et votre bonté paternelle témoigne assez qu'elle en est émue. Sire, que Votre Majesté ne se lasse pas : puisque les misères s'accroissent, il faut étendre les miséricordes; puisque Dieu redouble ses fléaux, il faut redoubler les secours, et égaliser, autant qu'il se peut, le remède à la maladie. Dieu veut qu'on combatte sa justice par un généreux effort de charité, et les nécessités extrêmes demandent que le cœur s'épanche d'une façon extraordinaire. Sire, c'est Jésus mourant qui vous y exhorte; il vous recommande vos pauvres peuples : et qui sait si ce n'est pas un conseil de Dieu d'accabler, pour ainsi dire, le monde par tant de calamités, afin que Votre Majesté portant promptement la main au secours de tant de misères, elle attire sur tout son règne ces grandes prospérités que le ciel lui promet si ouvertement? Puisse Votre Majesté avoir bientôt le moyen d'assouvir son cœur de ce plaisir vraiment chrétien et vraiment royal, de rendre ses peuples heureux : ce sera le dernier trait de votre bonheur sur la terre; c'est ce qui comblera Votre Majesté d'une gloire si accomplie, qu'il n'y aura plus rien à lui désirer que la félicité éternelle, que je lui souhaite dans toute l'étendue de mon cœur. Amen.

<sup>1</sup> Ps. LXVIII, 31.

<sup>2</sup> Ibid. 26.